

L'empereur suivait le spectacle d'un air distrait, et examinait l'assistance.

Ses yeux s'arrêtèrent, à plusieurs reprises, sur le jeune duc, qui avait l'air de réfléchir et de s'occuper assez peu de ce qui se passait sur la scène. Il tenait obstinément les mains cachées sous une fourrure pliée sur ses genoux.

Tout à coup, l'empereur se penche, plonge rapidement sa main droite sous la fourrure et saisit, dans la main de son page, un chapelet.

A cette époque, vous le savez, l'instrument n'était pas fort en honneur, le page s'attendait à une verte sermonce :

—Ah ! Auguste... je vous y prends, dit Napoléon au jeune duc tout confus. Eh bien ! cela me fait plaisir ; vous êtes au-dessus de ces fadaïses de la scène ; vous avez du cœur ; un jour vous serez un homme.

Et il lui rendit son chapelet en lui disant :

—Continuez, je ne vous dérangerai plus.

Les témoins de l'aventure n'osèrent pas rire en entendant parler ainsi le maître.

Le page qui priait ainsi est effectivement devenu un homme ; il est mort cardinal-archevêque de Besançon, et a laissé, dans son diocèse, d'ineffaçables souvenirs de piété et de bienfaisance.

Note d'album :

“Deux femmes qui causent disent invariablement du mal d'une troisième. Deux hommes qui causent ne songent qu'à dire du bien d'eux-mêmes.”

L'avare abrège beaucoup ses jours par son amour effréné de l'argent et meurt sans jamais être regretté ; pendant que l'homme généreux voit jusqu'à la quatrième génération de ses descendants, fait l'admiration et le bonheur de tous ceux qui l'entourent et meurt en laissant un nom vénéré et regretté de tous.

En Normandie :

Toto est en villégiature avec sa mère. Il a six ans et dévore toutes les pommes qui jonchent le sol en cette saison. La mère, inquiète, fait ses efforts pour lui persuader que les pommes crues font mal. Toto devient rêveur, et, au bout d'une minute :

—Maman, c'est-y une pomme cuite qu'Adam a offerte à Eve ?

La mère.—Oui, mon enfant.

UNE PREMIÈRE LEÇON D'ÉCHECS

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs l'article qui suit, dû à la plume d'un littérateur français, M. Alphonse Delannoy. L'année dernière, le *British Chess Magazine* a ouvert en Angleterre un concours littéraire. Le sujet à traiter était : “Le jeu d'échecs.” M. Delannoy, qui a concouru, a obtenu le premier prix. Nous regrettons que l'abondance des matières nous empêche de publier en entier ce petit travail dans notre numéro de ce jour. Nous le continuerons dans les numéros suivants.

Il existe en Angleterre de ces petits coins de pays appelés comtés, où l'Être suprême semble avoir voulu déposer les spécimens de ses plus ravissantes créations, et réunir ainsi, dans un seul tableau, les preuves de son omnipotence et de sa majesté. Le comté de Kent est une de ces contrées privilégiées.

Sous le rapport des accidents de terrain, de la fécondité des campagnes, de la fraîcheur des prairies, des vallons et des bois, le comté de Kent peut rivaliser avec tout autre pays, même avec celui de la Basse-Normandie, dont il reproduit la magique décoration. Comme sur les côtes de la Manche et du Calvados, l'Océan y déploie ses radieuses immensités et ses sublimes enchantements ; même orchestre magistral, dont l'effet impose le recueillement, la méditation et l'extase, même roulis de la vague expirant sur la rive pour y déposer son dernier murmure et son dernier baiser ; mêmes éblouissements de l'astre du jour qui n'a pas encore terni l'éclat de ses rayons dans les brouillards, le gaz et la fumée de la métropole.

Ce comté, de plus, est constellé de charmants petits ports de mer, tel que Margate, Ramsgate, Broadstairs, etc., espèces de nids maritimes où la jeunesse de Londres va secouer la poussière de la capitale, en échanger les méphitiques exhalaisons contre un air pur et fortifiant, et se débarrasser de la sévérité des calculs ou des études pour se livrer aux folles distractions de son âge et aux élans du cœur ; où la vieillesse, enfin, après une vie de labeur et d'épreuves, vient chercher le repos dans la consolation des souvenirs et les méditations de la philosophie.

C'est à St-Peters, près de Broadstairs, que se sont passés les faits de ce récit ; St-Peters ! délicieux hameau, enfoui dans un bocage, au milieu d'arbres séculaires, St-Peters ! aux maisons en briques rouges, ornées de volets verts, de balcons remplis de fleurs, et se dérobant, éparpillées sur des pelouses entourées de magnifiques jardins.

C'est dans un de ces mystérieux manoirs, qu'après trente années de service et de dévouement à sa patrie, s'était retiré M. Wilfred, capitaine de l'*Inflexible*, navire

de premier rang de la marine anglaise. Indépendamment des qualités naturelles aux marins de son pays, le sang-froid, l'énergie, le courage, l'intelligence et la volonté, M. Wilfred possédait l'amour de l'étude et de l'observation, et par conséquent de sérieuses connaissances scientifiques et littéraires. Pendant sa longue carrière, tout en remplissant avec la plus scrupuleuse attention les devoirs que lui imposait sa charge, dans ses moments de loisir, il aimait à s'isoler ; sur mer, il se retirait dans quelque coin du navire ; à terre, dans quelque solitude ; il se recueillait alors, il donnait un libre essor à ses pensées et à son imagination afin de pénétrer plus intimement dans la connaissance des hommes et des choses ; en d'autres termes, c'était un marin philosophe, une exception peut-être !

Ce qui avait entretenu en lui cet esprit d'observation, c'était la prédilection qu'il avait toujours eue pour les échecs. Bien jeune, il en avait appris le jeu, en avait éprouvé le charme ; les années, loin d'affaiblir ce goût, n'avaient qu'augmenté le besoin de le satisfaire. Aussi, au déclin de la vie, éprouvait-il, pour les échecs, toute l'ardeur et la passion de la jeunesse, et s'empressait-il de saisir chaque occasion qui pouvait lui faire rencontrer un adversaire.

Le capitaine Wilfred était veuf depuis quatre ans. Sa femme, aussi distinguée par le cœur que par l'esprit, lui avait donné une fille ; Berthe, qu'elle avait élevée elle-même. Berthe avait hérité des vertus et des sentiments de sa mère. Elle fut la consolation du brave capitaine qui l'adorait, jusqu'à l'époque où le vieillard, comprenant la nécessité de laisser un protecteur à son enfant, fit abnégation, pour ainsi dire, de son bonheur intérieur, pour assurer celui de Berthe, et la maria à un riche négociant de la cité, M. John Stephen. A l'époque des faits de ce récit, Mme Stephen avait trois enfants : Georges, l'aîné, et deux filles, Anna et Lucy, deux adorables fillettes aux cheveux blonds, à l'œil bleu, vif et riant, aux joues roses et fraîches sur lesquelles se dessinaient déjà ces ravissantes fossettes où plus tard, se nicheraient les amours. Georges avait 17½ ans, Anna 7 ans, Lucy 8 ans. Georges continuait à l'Université d'Oxford le cours de ses études, Anna, Lucy avaient été élevées par leur mère.

Chaque samedi soir, cette famille, à l'exception de Georges, qui ne venait qu'aux vacances, arrivait joyeuse à St-Peters pour y passer le dimanche. Avec quel impatience grand-père, femme, époux et petits enfants, tous attendaient-ils l'heureux jour ? Comme le bon capitaine se sentait revivre au milieu des siens, comme eux, aussi, les petites filles aspiraient-elles à le revoir, l'embrasser, à sauter sur ses genoux, à tirer ses favoris, à se pendre à son col et l'inonder de caresses, en le forçant quelquefois même à se mêler à leurs jeux. “Vois donc, bon papa, la jolie poupée ? tu ne la regardes pas, méchant, oh ! que c'est laid, monsieur ;” et le bon papa se trouvait obligé de contempler la princesse de carton. La résidence du capitaine à laquelle il avait donné le nom de villa St-Peters, était un véritable bijou. Isolée au milieu d'arbres et de jardins magnifiques, elle était parfaitement distribuée et dominée par un belvédère que M. Wilfred y avait fait construire et qu'il appelait son *Paradis*.

ALPHONSE DELANNOY.

(A suivre.)

VERGISS MEIN NIGHT

Tout le monde connaît ces petites fleurs aux pétales d'un bleu pâle, au feuillage d'un vert sombre, qui croissent sur le bord des étangs et des fleuves, et, le pied dans l'eau, suivent les mouvements des petites lames que le moindre vent pousse à la dérive.

Les botanistes les appellent *Myosotis scorpioides*. Voici pourquoi on les a appelées *Vergiss mein night*, c'est-à-dire *ne m'oubliez pas*.

Il y a un tombeau à Mayence. Comme le nom qu'on y a gravé a été effacé, le tombeau est à la disposition du premier d'entre les morts ; mais l'opinion générale dont on n'a pas même conservé le nom de famille.

Il s'appelait *Henreich*, et comme ses vers, dont nous ne croyons pas qu'il soit rien resté, étaient tous à la louange des femmes, et surtout à celle de Marie, on l'appelait *Henreich Frauenlob*, c'est-à-dire le poète des femmes.

Quand il était parti pauvre pour courir l'Allemagne et chercher fortune au moyen de ses romances et de son talent, *Henreich* avait laissé à Mayence une jeune fille qui attendait son retour, s'éveillait pâle dans les nuits d'orage et priait pour lui.

Après trois ans, il devint riche et renommé. Longtemps avant son retour, Marie avait entendu le nom d'*Henreich* mêlé à la louange et à l'admiration, et, par une noble confiance, elle savait que ni la louange, ni l'admiration n'avaient donné à son amant autant de bonheur et d'orgueil, que lui en donnerait le premier regard de la jeune fille qui l'attendait depuis si longtemps.

Quand *Henreich* vit de loin la fumée des maisons de

Mayence, il s'arrêta oppressé, s'assit sur un tertre d'herbe verte et fit entendre un chant simple et mélancolique comme le bonheur.

Le lendemain, vers le coucher du soleil, les cloches tintèrent pour annoncer le mariage d'*Henreich* et de Marie à la première aurore.

A ce moment tous deux se promenaient seuls dans l'allée qui s'étend le long du Rhin.

Ils s'assirent l'un près de l'autre sur un tapis de mousse et passèrent de longs et fugitifs instants à se regarder sans rien dire ; tout ce qui remplissait leurs âmes était intraduisible par des paroles.

La teinte de pourpre que le soleil avait laissé à l'horizon était devenue d'un jaune pâle ; et l'ombre s'avancait du levant au couchant. Tous deux comprirent qu'il fallait se quitter. Marie voulut fixer le souvenir de cette belle soirée, et montra de la main à *Henreich* de petites fleurs bleues sur le bord du fleuve.

Henreich la comprit et cueillit ces fleurs ; mais son pied glissa, et il disparut sous l'eau : deux fois l'eau s'agita, et il reparut, se débattant, écumant, les yeux hors de la tête ; mais deux fois le fleuve ressaisit sa proie.

Il voulut crier, l'eau le suffoquait. A la seconde fois qu'il avait reparu, tournant un dernier regard vers la rive où était Marie, et sortant un bras, il lui jeta les petites fleurs bleues qu'une contraction nerveuse retenait dans sa main, mais ce mouvement le fit enfoncer.

Il disparut, l'eau reprit son cours, et le fleuve resta uni comme une glace.

Ainsi mourut *Henreich Frauenlob*. Pour Marie, elle mourut fille dans une communauté religieuse. On a traduit l'éloquent adieu d'*Henreich*, et on appelé la petite fleur bleue : *Vergiss mein night*, c'est-à-dire : ne m'oubliez pas.

VARIÉTÉS

J'ai connu, dit l'Américain, un homme qui a traversé l'Océan à la nage, en ne se reposant qu'une heure toutes les 25 lieues. Un peu abasourdi d'abord, le Gascon réfléchit quelques secondes ; puis, se jetant dans les bras de l'Américain : Comment, cher, tu ne me reconnais pas ! Cet homme, c'est moi !

* *

Philosophie mondaine accueillie au Café Américain :

—Aimeriez-vous vous marier ?

—Beaucoup.

—Ah !

—Oui, surtout un jour de pluie.

—Pourquoi ? Je ne comprends pas.

—Pour me préparer aux mauvais jours !

* *

Dans un salon :

Un gros monsieur se vantait d'être d'une honnêteté à toute épreuve, de n'avoir jamais rien pris.

—Pardon, monsieur, dit une dame, vous avez pris quelque chose.

—Quoi donc, belle dame ?

—Du ventre.

* *

Deux méridionaux, marchands de fromages, couronnés au dernier concours régional, parlent de leurs produits.

—Quand j'ai présenté mon fromage, dit le premier, les juges se sont tous levés frappés d'admiration.

—Le mien, répliqua l'autre, a été chercher lui-même sa médaille.

* *

Causant avec la maîtresse de la maison, dans un salon, un jeune secrétaire d'ambassade, le dos à la cheminée, s'oublie et laisse échapper une indiscrete sonorité ; il ne sait où se mettre quand son interlocutrice lui dit en souriant :

—Rassurez-vous, monsieur, ma cheminée tire très bien.

* *

Dans un bal :

Un jeune homme timide ne sait comment engager la conversation avec sa danseuse.

Soudain, faisant un effort, il se décide, et, d'une voix douce :

—Mademoiselle, avez-vous déjà vu pendre une femme ?

Quand une maîtresse de maison se prépare à faire nettoyer sa maison, le printemps, elle ne doit pas oublier que les petits êtres qui lui sont si chers ont aussi besoin d'avoir le sang purifié, et prévenir ainsi toutes maladies ; il n'y a rien de tel que les Amers de Houblon pour purifier le sang.—*Concord Patriot*.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.